

## Jacques Arnould, un théologien dans les étoiles

Jacques Arnould est né en 1961. En 1986, après des études d'ingénieur agronome, il entre dans l'Ordre des Prêcheurs. Docteur en théologie et docteur en histoire des sciences, il s'intéresse aux relations entre sciences, cultures et religions, avec un intérêt particulier pour deux thèmes : celui du vivant et de son évolution, celui de l'espace et de sa conquête. Au premier, il a consacré plusieurs ouvrages et articles d'histoire ou de théologie. Sur le second, il travaille comme chargé de mission au Centre national d'études spatiales (CNES) sur la dimension éthique, sociale et culturelle des activités spatiales.

**Lumière & Vie :** Après vos études d'ingénieur agronome, vous entrez chez les Dominicains, mais vous poursuivez vos recherches scientifiques. Comment êtes-vous passé de la biologie à l'évolution, du vivant à l'espace, de l'agronomie à la théologie ?

**Jacques Arnould :** Je dois être honnête : je n'ai pas poursuivi des recherches scientifiques... pour la simple raison que je n'en avais jamais entamées, avant mon entrée dans l'Ordre. J'ai plutôt orienté ma formation, puis mon travail théologique, vers le domaine de ce que nous appelons habituellement les rapports entre science et foi. Ma formation agronomique m'avait ouvert les portes de la biologie ; c'est donc assez naturellement que je me suis d'abord intéressé à ce vaste territoire scientifique. Mais je dois immédiatement préciser que, plus encore que les connaissances et les idées, les théories et les spéculations, ce sont les personnes et les lieux de recherche qui m'ont attiré et continuent à m'attirer !

Mes travaux académiques ont eu pour premier objectif de me donner l'occasion, parfois même l'alibi, d'entrer en contact avec des chercheurs, de fréquenter des laboratoires, sans trop apparaître comme un touriste (ou un espion du Vatican!), mais comme un chercheur, moi aussi. Pouvez-vous imaginer combien il est stimulant de travailler à sa thèse de théologie, à la rédiger, au sein d'une équipe de doctorants en génétique ou en sciences de l'évolution, lorsque vous vous demandez vous-même comment la théologie de la création peut rencontrer de nouvelles questions, grâce aux progrès opérés par ces mêmes sciences? Et lorsque je parle de stimulation, je pense aussi bien à l'esprit de recherche qu'aux contraintes de calendrier et de financement auxquelles ces jeunes chercheurs sont soumis.

C'est aussi avec eux que j'ai pu commencer à expérimenter (excusez-moi ce terme, mais c'est un peu le jargon de la tribu, n'est-ce pas?) une forme de dialogue avec le monde des chercheurs; un dialogue qui passe nécessairement par une confiance partagée. Sans elle, comment imaginer pouvoir s'interroger sur les enjeux éthiques de travaux en génétique ou sur les enjeux philosophiques, voire idéologiques, de théories évolutionnistes? J'ai rencontré et je rencontre aujourd'hui encore cette confiance, quitte à ne pas être compris par certains chrétiens qui estiment que je me frotte aux moustaches du diable! J'ai eu la chance de rencontrer la même confiance et les mêmes occasions d'interrogation dans le milieu astronautique... au point que j'y occupe une mission de réflexion en éthique. Dans ce cadre scientifique et technique, il ne s'agit évidemment pas de mener une recherche théologique: je ne suis pas le théologien, ni l'aumônier du CNES. Mais, à partir de cette expérience, je peux ensuite rejoindre le champ de la théologie avec un regard neuf, sous un angle original.

1. Cf. Jacques ARNOULD, *Les moustaches du diable. Lorsque la foi se frotte à la science, mais aussi à l'astrologie, aux miracles, aux expériences de mort imminente*, Cerf, coll. Théologies, 2003.

Je peux vous donner un exemple en dehors du champ immédiat de la théologie de la création. À partir de réflexions menées au CNES sur l'évaluation et la gestion des risques, je me suis souvent demandé quelle théologie du risque nous sommes aujourd'hui capables de proposer, pas seulement aux usagers des transports aéronautiques ou simplement routiers, mais aussi aux adeptes des sports dits extrêmes. Vous comprenez maintenant pourquoi je me définis parfois comme un laborantin: sur ma paillasse, j'accumule produits et éprouvettes, je mélange genres et idées, j'observe les résultats: il en sort parfois des questions

et des perspectives dignes d'intérêt pour l'Église et pour mes contemporains.

**L&V :** **Beaucoup de théologiens versés dans les sciences se préoccupent de bioéthique. De votre côté, vous êtes un des rares penseurs francophones à publier sur l'éthique des activités spatiales. Avez-vous l'impression qu'une telle réflexion a un impact sur les politiques ? Est-elle relayée médiatiquement ? Pouvez-vous nous en indiquer les enjeux, sur le plan d'une éthique planétaire, sous l'angle de l'écologie, mais aussi de la politique, à l'heure de la mondialisation ?**

2. Voir en particulier *La seconde chance d'Icare. Pour une éthique de l'espace*, Cerf, 2001.

**J.A. :** Je ne suis pas un Obélix de l'espace, ni de l'éthique. Je ne suis pas tombé dans leur marmite respective, dès mon enfance : je n'ai pas rêvé d'être astronaute, à l'époque des missions Apollo, ni de prendre la succession de mes frères dominicains experts en éthique. Il se trouve que l'occasion m'a été offerte (au nom de la confiance dont je parlais tout à l'heure) d'entrer à la fois dans le monde spatial et dans le champ de l'éthique<sup>2</sup>. Là, surprise : sans disposer des qualités physiques (je suis trop grand pour entrer dans une capsule spatiale) et surtout intellectuelles, je me trouve propulsé « Chargé de mission pour les questions éthiques au CNES »... et seul de mon espèce ! Si d'autres agences spatiales s'intéressent à l'éthique de manière thématique (gestion des débris spatiaux, protection des planètes explorées par des sondes, statut juridique de l'espace, etc.), aucune n'a créé un poste équivalent au mien. Je suis donc dans la position, excitante certes, du pionnier face à une *terra incognita* : précisément parce qu'elle est inconnue, je ne suis pas certain de posséder les moyens pour remplir ma mission, mais je dois pourtant en entamer l'exploration.

3. CNRS ou Centre National de la Recherche Scientifique, INSERM ou Institut National de la Santé Et de la Recherche Médicale, IFREMER ou Institut Français de Recherche pour l'Exploitation de la Mer (Ndir).

Au CNES, nous avons choisi une méthode analogue à celle que j'ai expérimentée avec mes collègues biologistes : promouvoir le débat interne (avec les moyens du bord), plutôt que de confier les questions à une structure extérieure, avec le risque de s'en désintéresser. Mes collègues ont l'habitude de travailler avec d'autres organismes de recherche (le CNRS, l'INSERM, l'IFREMER, etc.<sup>3</sup>) qui possèdent leur propre comité d'éthique ; en cas de nécessité, nous pouvons toujours nous tourner vers l'un ou l'autre pour nous aider à donner un avis, à prendre une décision.

En dehors d'une telle situation (somme toute exceptionnelle), je propose de rejoindre et de m'associer aux équipes qui élaborent des programmes, mènent des travaux susceptibles de stimuler, de susciter une interrogation éthique.

Et, fort heureusement, nous constatons que mes collègues ne m'ont pas attendu pour le faire ! Ainsi, le droit de l'espace est aussi ancien que sa conquête ; et plusieurs comités internationaux (par exemple, au niveau des Nations-Unies) réfléchissent aux conditions dans lesquelles les activités spatiales doivent se développer. Pour ma part, j'essaie d'y ajouter une interrogation plus large que celle de la seule alternative autorisation/interdiction, pour essayer de préciser les finalités, les conséquences, les responsabilités qui sont associées à nos activités. J'ai ainsi l'occasion de rencontrer le corps européen des astronautes ou encore de participer au comité de pilotage du groupe d'étude des phénomènes aérospatiaux non identifiés (autrement dit, des ovni !). Enfin, je vous le répète, nous ne sommes encore qu'au début du travail, les dossiers sont abondants et les ouvriers pas encore très nombreux !

***J'essaie de préciser les finalités, les conséquences, les responsabilités associées à nos activités.***

Je vois que vous avez remarqué mon implication dans le monde des médias ; je suis de fait rattaché à la direction de la communication externe. Il y a plusieurs raisons à cela. La première est que je considère la publication d'un livre ou d'un article comme une étape absolument nécessaire de mon travail : pas d'éthique sans souci de la communication ; pas de recherche non plus sans la contrainte d'une expression écrite, plus exigeante en terme d'aboutissement et de clarté de la réflexion. La communication est aussi l'occasion de se frotter à d'autres opinions, voire à de la contradiction : notre agence spatiale a un devoir d'information à l'égard du public, ne serait-ce que parce qu'il paie des impôts ! J'ai donc appris à écrire, à simplifier mon style et à le rendre vivant, à aborder les journalistes. Cela prend beaucoup de temps, je le reconnais, mais la communication est aussi un lieu d'expérimentation. Parfois, dans un article ou au cours d'une émission, vous trouvez une manière nouvelle de présenter une idée, de l'associer à une autre.

**L&V :** L'espace fait l'objet d'une fascination dans l'histoire de l'humanité, qui peuple le ciel de divinités, avant de le coloniser de ses satellites et de ses sondes. Lorsqu'un chercheur réfléchit sur l'éthique de la conquête spatiale, quelles compétences doit-il conjuguer ? Le scientifique se fait-il philosophe ? Le théologien influence-t-il le savant ? La communauté scientifique accepte-t-elle le regard d'un prêtre dominicain ?

4. Cf. *La marche à l'étoile. Pourquoi sommes-nous fascinés par l'espace ?*, Albin Michel jeunesse, 2006.

**J.A. :** Je prends très au sérieux la fascination exercée sur nous les humains par le ciel, le cosmos, l'espace. Jusqu'à les diviniser, comme vous venez de le dire<sup>4</sup>. Dès lors, il me paraît difficile d'oublier tout ce qui a été accompli au cours du XX<sup>e</sup> siècle, aussi bien dans le domaine de l'aviation que dans celui de l'espace : l'humanité a véritablement changé avec les frères Wright et Saint-Exupéry, avec Youri Gagarine et Neil Armstrong. Et même si, je vous l'ai avoué, je me sens un peu l'âme d'un pionnier qui fait feu de tout bois, se brûle parfois les doigts ou se trompe de sentier, je considère comme une chance incroyable d'être accueilli dans ce milieu et d'y travailler. Je me répète : la confiance que l'on m'accorde m'a permis et me permet toujours de jouer des différentes cordes de mon arc.

5. Cf. *La lune dans le bénitier. Conquête spatiale et théologie*, Cerf, 2004.

Si je n'ai pas été engagé au CNES comme dominicain, rien n'empêche un journaliste qui m'interroge sur les possibilités de vie extraterrestre de me demander ce qu'en pense l'Eglise. Et le CNES n'a pas hésité à faire la promotion de mon livre *La lune dans le bénitier*<sup>5</sup> ! Avec un minimum de confiance, de respect, de discrétion et d'humour, il est possible d'aller très loin dans le dialogue entre sciences, techniques et religion. Quitte à s'emballer un instant à propos de l'Inquisition, de la disparition des cathares et du rôle que les dominicains ont pu y avoir ! Plus sérieuse apparaît la contamination des champs intellectuels les uns par les autres : personne ne peut y échapper, à moins de risquer la schizophrénie. Je n'ai aucun remède contre cela, sinon celui d'accepter la confrontation, la remise en cause intellectuelle. Je suis un partisan de la dispute.

**L&V :** Dans sa conférence à Ratisbonne, Benoît XVI invitait les universitaires à renouer le dialogue entre la foi et la raison. Depuis le début de vos recherches, vous œuvrez à

**ce dialogue sur le terrain polémique de l'évolution. Pouvez-vous souligner les enjeux théologiques, épistémologiques, et politiques du créationnisme ?**

**J.A. :** Je trouve important que Benoît XVI, après Jean-Paul II, ait rappelé aux chrétiens l'importance du dialogue entre la foi et la raison ; on rencontre malheureusement encore trop souvent des soupçons vis-à-vis de la réflexion théologique ou du travail scientifique. Je ne prétends évidemment pas que les théologiens et les scientifiques soient des enfants de chœur, purs de toute conviction personnelle, de toute idéologie ; mais il ne faut pas oublier que les uns comme les autres sont soumis à un magistère qui les empêche de dire n'importe quoi. Il convient donc de leur faire *a priori* confiance... pour, immédiatement après, se demander, leur demander quelles sont les conséquences de leurs propos. Que l'évolution, à travers ses faits comme ses théories, interroge, voire bouscule, les croyants, est-ce vraiment étonnant ? Les humains n'aiment pas le changement : Héraclite et Qohélet l'ont souligné, chacun à leur manière. Est-ce pour cela qu'il faut nier toute forme d'évolution, écarter les propos de Darwin et de ses héritiers ou encore élaborer une science dite de la création qui est tout sauf une œuvre de la raison au service de la foi<sup>6</sup> ?

6. Cf. *Dieu, le singe et le big bang*, Cerf, 2000.

Il y a là un véritable défi non seulement pour la théologie<sup>7</sup>, mais aussi pour la pastorale et pour la catéchèse : comment nous approprions-nous la tradition, qu'elle soit biblique ou dogmatique ? Comment savons-nous y trouver une manière de concevoir le monde et l'humanité (autrement dit, de réfléchir à leur origine et à leur devenir) qui ne soit pas strictement liée à une manière de les représenter mais use de représentations diverses, en fonction des époques et des cultures ? Je m'explique : lorsque nous prenons peur à l'idée d'avoir l'Homme de Cro-Magnon pour ancêtre, est-ce au nom de l'anthropologie théologique qui fonde les récits de la Genèse ou pour défendre une façon bien personnelle de nous représenter nos premiers parents ? Nous devons sans cesse revenir à la question de Ponce Pilate à Jésus : « Qu'est-ce que la vérité ? » et à la réponse que Jésus avait donnée lui-même (mais auparavant) : « Je suis le chemin, la vérité et la vie ». La fidélité à une telle tradition ne peut se contenter d'une attitude conservatrice ou répétitive ; elle doit nécessairement accepter et honorer un franc et courageux questionnement. Y

7. Cf. *La théologie après Darwin*, Cerf, 1998.

sommes-nous prêts ? Je n'en suis malheureusement pas certain, à observer les divers courants créationnistes.



8. Voir le dernier livre de Jacques ARNOULD, *Dieu versus Darwin. Les créationnistes vont-ils triompher de la science ?*, Albin Michel, 2007.

Je ne vais évidemment pas en faire ici l'histoire. Je rappellerai seulement que ces courants sont nés au sein de la kyrielle des Eglises évangélistes nord-américaines, dans une société pour laquelle l'identité religieuse est constitutive et où le pouvoir politique est effectivement délocalisé (les Américains choisissent leur shérif!). Les revendications créationnistes ont donc, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, pris une teinte politique et concerné avant tout le domaine de l'enseignement. Les créationnistes musulmans qui ont envoyé, fin janvier 2007, des dizaines de milliers d'exemplaires de leur *Atlas de la Création* à des chefs d'établissement scolaire français, à des centres de documentation et à des laboratoires de recherche, ont choisi la même stratégie. Qu'elles proviennent de sphères chrétiennes, juives ou musulmanes, des actions du même genre ont été entreprises dans la plupart des pays européens, comme ailleurs dans le monde.

Il s'agit bien (pourquoi avoir peur des mots?) de croisades auxquelles, toutefois, il ne faudrait surtout pas répondre en réallumant les bûchers d'une quelconque inquisition ou en important des Etats-Unis leurs célèbres procès du singe! À ces tentations théocratiques, à ces revendications intégristes, il convient de répondre par les exigences du dialogue et de la démocratie. Je ne suis pas certain que la France, avec son passé et sa manière particulière de comprendre la laïcité, soit toujours prête à relever un tel défi. Raison de plus, pour les chrétiens, de porter un intérêt particulier à cette question<sup>8</sup>.

9. Voir l'étude d'André PICHOT, *La société pure. De Darwin à Hitler*, Flammarion, 2000 (NdlR).

**L&V: En soulignant la compatibilité d'une théorie scientifique de l'évolution des espèces avec une métaphysique de la création, ne court-on pas le risque d'occulter certains aspects ambigus du darwinisme<sup>9</sup>? Sur le terrain social, le darwinisme n'a-t-il pas fait bon ménage avec certaines théories malthusianistes, eugénistes et racistes ?**

10. Cf. *La Documentation Catholique* du 17 novembre 1996, n°2148, p. 951-953.

**J.A. :** Jean-Paul II avait posé des balises extrêmement judicieuses dans son discours devant l'Académie pontificale des sciences<sup>10</sup>, en octobre 1996. Il avait demandé aux chrétiens de prendre au sérieux les faits de l'évolution, mais de garder, vis-à-vis des

théories de l'évolution, une distance critique ; ne sont-elles pas le fruit d'intelligences humaines, nécessairement influencées par leurs idées et leurs convictions ? C'est dans cet esprit, j'en suis persuadé, que doit être mené le travail de rencontre, de dialogue entre les domaines scientifiques et théologiques. Tous deux, force est de le reconnaître, ont pu soutenir ou engendrer des idéologies et des actions contraires à l'idée de l'humanité à laquelle le christianisme adhère.

Vous mentionnez l'eugénisme, aujourd'hui banni par tous : savez-vous qu'au début des années 1950, nombreux étaient les chrétiens bien-pensants qui défendaient des idées eugénistes, au nom de la charité<sup>11</sup> ? Méfions-nous donc de porter trop hâtivement des jugements sur les courants issus des théories scientifiques. Nous pouvons attendre des scientifiques qu'ils conduisent le plus honnêtement possible les processus d'examen critique et de validation qui caractérisent leurs travaux ; de notre côté, nous théologiens et croyants devons nous demander comment dire la création, dire Dieu créateur à des hommes et des femmes qui découvrent le monde et leur propre nature, au travers des connaissances scientifiques contemporaines.

**L&V: Indépendamment de la polémique autour du darwinisme et de l'Intelligent Design, et de manière plus large, comment la théologie et la science peuvent s'éclairer ? Qu'est-ce que la théologie peut apporter à la science ?**

**J.A. :** J'éprouve quelques craintes à répondre à votre question, car je ne peux m'empêcher de penser aux multiples réponses qu'elle pourrait recevoir, si vous l'adressiez à des théologiens proches de la pensée de Karl Barth (qui ne voyait apparemment pas d'intérêt à associer les sciences à sa réflexion dogmatique), à des scientifiques rationalistes (qui écartent toute dimension religieuse de leur champ de réflexion, y voyant systématiquement une œuvre diabolique), à des partisans du dessein intelligent (qui jugent nécessaires d'introduire le facteur divin pour expliquer l'irréductible complexité du monde). Jean-Paul II, dans un discours prononcé à Cologne<sup>12</sup>, la « patrie » d'Albert le Grand, a expliqué comment la foi et la théologie peuvent aider les sciences à trouver un sens. Je ne suis pas certain que ce propos ait plu à tous les scientifiques ; pourtant, il ne manque pas de pertinence : la

11. On peut mentionner par exemple le succès dans les milieux catholiques du livre du Dr Alexis CARREL (prix Nobel de médecine en 1912), *L'homme, cet inconnu* (Plon, 1935, réédité jusqu'en 1997), où il plaide pour un eugénisme éclairé, ainsi que pour l'euthanasie de toute une série d'indésirables (NdIR).

12. Cf. Rencontre du 15 novembre 1980, *Documentation Catholique* du 21 décembre 1980, n° 1798, p. 1136-1140.



***La question de sa finalité et de son bien fondé, de ses responsabilités et de ses conséquences est un véritable enjeu pour la science contemporaine.***

question de sa finalité et de son bien fondé, de ses responsabilités et de ses conséquences, bref, l'interrogation éthique est un véritable enjeu pour la science contemporaine. La théologie n'est pas la seule à pouvoir lui permettre de le relever ; mais elle ne saurait être complètement ignorée.

Je dois aussi rappeler que les sciences peuvent éclairer la théologie et la démarche religieuse en général. C'est tout le défi posé par l'antique question de la théologie naturelle : est-il possible d'approcher et de connaître Dieu, par les voies de l'intelligence et de l'expérience, appliquées à la nature ? Oui, ont répondu plusieurs écoles philosophiques et théologiques, en particulier dans le milieu catholique. Non, ont affirmé Luther et, plus tard, Barth. Où en sommes-nous aujourd'hui, alors que l'intelligence et l'expérience du monde que nous offrent les sciences ne cessent d'évoluer ? Et que les notions de finalité et de déterminisme, de hasard et de contingence sont loin d'être parfaitement intégrées à la vision que les scientifiques, d'une part, les théologiens, d'autre part, portent sur la réalité ? Je dois dire qu'il reste encore du pain sur la planche théologique, même si les efforts entrepris sont réels.

**L&V :** Dans votre livre sur *Les moustaches du diable*, vous vous penchez sur certaines questions à la frontière de la science et de la religion, non seulement la question de l'origine du vivant, mais celle de sa fin et de la destinée. Quelles réserves faites-vous sur l'exploitation des *Near Death Experiences* ?

**J.A. :** Dans l'ouvrage que vous évoquez, j'ai choisi les NDE (ce que nous appelons en français les Expériences de Mort Imminente) pour illustrer ce que je considère comme des tentations, des confusions possibles entre la science et la religion. Je suis surpris (mais le suis-je vraiment ?) de constater que, pour expliquer ces expériences, permises pour l'essentiel grâce aux progrès accomplis en matière de réanimation hospitalière, certains scientifiques n'hésitent pas à recourir à un facteur transcendantal ou divin, à une sorte de cinquième dimension ; d'autres, au contraire, s'évertuent à les réduire à des phénomènes biochimiques, soulignant leur ressemblance avec la prise de certaines drogues.

Du côté des religieux, si je puis dire, les propos ne manquent pas non plus pour affirmer que les NDE sont la preuve scientifique d'une vie après la mort, selon l'expression désormais consacrée. Sincèrement, je trouve ces démonstrations vraiment dangereuses ; non seulement elles dénotent une confusion des domaines vraiment dommageable, mais elles oublient aussi que ceux et celles qui ont vécu de telles expériences ne sont, à proprement parler, jamais morts ! Leurs témoignages sont troublants, mais n'apportent aucune preuve de quoi que ce soit.

**L&V :** Au long de votre recherche sur le vivant, vous avez croisé la figure de Teilhard de Chardin, et vous y avez consacré deux ouvrages<sup>13</sup>. Représente-t-il pour vous un précurseur du dialogue raison et foi ? Quelles que soient vos réserves sur ses positions scientifiques et théologiques, vous inspire-t-il une spiritualité de la recherche et de l'étude ?

**J.A. :** Je ne me suis intéressé au Père Teilhard qu'assez tardivement, alors même que j'avais côtoyé l'un de ses plus chers amis, le Père Pierre Leroy, durant deux années... Mais, une fois que je me suis engagé dans le champ des relations entre science et religion, il est vite devenu incontournable. Non qu'il soit un précurseur : je dois rendre ici hommage à un dominicain, le Père Dalmace Leroy<sup>14</sup>, qui s'était lui aussi intéressé aux théories de l'évolution et avait d'ailleurs été condamné par Rome. Mais Teilhard reste pour moi le témoin d'un engagement courageux et fidèle sur ce terrain, une sorte de grand frère qui me précède, me conseille, me rassure. Si je ne partage pas toutes ses convictions (quoi d'étonnant à plus d'un demi-siècle d'écart !), je reste persuadé de la fécondité de ses intuitions.

Prenez le cas de la notion théologique de Christ cosmique : Paul et les Pères de l'Eglise l'avaient élaborée, la liturgie orthodoxe l'a conservée, mais l'Occident l'avait oubliée. Teilhard, prenant acte du progrès des sciences, de l'évolution et des dimensions de l'univers, la réintroduit pour donner au Christ une nouvelle stature. C'est magnifique, exaltant même... mais tout n'est pas clair pour autant. Nous est-il, par exemple, possible de dire quelque chose de cohérent à propos de la dimension cosmique de la Rédemption ? On me pose souvent la question

13. Il s'agit de *Quelques pas dans l'univers de Pierre Teilhard de Chardin*, Aubin, 2002, et de *Teilhard de Chardin*, Perrin, 2005.

14. Cf. *L'Eglise et l'histoire de la nature*, Cerf, 2000, p. 59 et sv.

***Les intuitions de Teilhard sur la dimension cosmique de la rédemption et l'émergence d'une noosphère sont encore fécondes.***

lorsque j'aborde le dossier de la pluralité des mondes habités, autrement dit des extraterrestres.

Une autre idée de Teilhard me paraît extrêmement intéressante, celle de l'émergence d'une « noosphère », d'une conscientisation, d'une union progressive des consciences. Au-delà même du phénomène Internet, c'est là une idée qui ne peut être ignorée des théologiens, dès lors qu'ils décident de tenir compte des processus de globalisation et de mondialisation.

15. *Le parfum et les larmes. L'évangile selon Marie-Madeleine*, est le titre d'un ouvrage de Jacques ARNOULD, écrit avec Lucienne ROUSSEAU, de l'Association du Nid, aux Éditions de l'Atelier, Paris, 1999.

**L&V : Une ultime question. Durant de longues années, vous vous êtes engagé auprès des personnes prostituées dans le quartier de Saint-Denis. Tous les théologiens de votre envergure ne font pas le trottoir, selon l'expression que vous aimez utiliser... Finalement, à côté des espaces infinis et de l'étude du vivant, c'est la vie de ces personnes en détresse, leur parfum et leurs larmes<sup>15</sup>, qui vous importe le plus, et que vous articulez à votre recherche.**

**J.A. :** S'il m'est arrivé de réfléchir à une difficulté rencontrée dans la rédaction de ma thèse, tout en battant le trottoir du quartier Saint-Denis, il est clair que cet engagement reste intellectuellement à part du reste. Pourtant, vous avez raison, mes « paroissiens et paroissiennes » (mes excuses au curé de Saint-Leu, la principale église de ce quartier) me sont très chers, d'abord pour la simple raison qu'ils ont été les premiers à me dire, peu de temps après mon ordination : « Si tu es accepté ici, c'est parce que tu es prêtre ! » Alors je reste fidèle à cette invitation, à cette confiance qui me sont faites. Et je passe donc du temps à aller à leur rencontre, pour bavarder, boire un café, rire.

Il y a aussi les décès et les deuils : comment oublier cette messe à Saint-Leu, à la suite du décès d'une femme qui se prostituait. La nef était remplie par ses « collègues », des amis du quartier et même, m'a-t-on dit, par quelques fidèles clients. Et j'essaie aussi de leur faire partager un peu du reste de ma vie : celle du couvent (mais il n'est pas facile de les y faire venir), celle de mon travail (ces personnes sont touchées, je le sais, qu'un type qui écrit des livres et passe à la télévision prenne du temps avec eux).

J'ai tant appris au « contact » de la rue<sup>16</sup>, de la femme qui se prostitue comme de celle qui tient un bar, du videur qui les protège comme du chauffeur de taxi, du client comme du vendeur de *sex shop* ! Je dis parfois (et la boutade n'est que dans l'expression) que j'ai appris à pratiquer le *strip tease* ; j'entends par là que, pour aller à la rencontre des hommes et des femmes qui vivent la nuit dans ce quartier, il faut nécessairement accepter d'être mis à découvert : pas question de faire semblant, sinon vous n'y restez pas.

Epreuve de vérité, certes, mais aussi de compassion. N'est-ce pas là le propos même de l'Ordre des Prêcheurs ? Rechercher la vérité en pratiquant la compassion ; car la vérité sans compassion peut tuer et la compassion sans vérité étouffer. Je suis prêt à dire qu'il en est de même dans la recherche intellectuelle, qu'elle soit scientifique ou théologique.

***La vérité sans compassion peut tuer et la compassion sans vérité étouffer.***

16. Cf. *Accueillir la différence*, Éditions de l'Atelier, 2001.

**Jacques ARNOULD**